

# Faculté des Arts

## COURS DE LITTÉRATURE

M. Gautheron avait invité ses auditeurs du lundi à tracer selon la méthode de La Bruyère, de Saint-Simon ou de Balzac le portrait de quelques maniaques de notre temps ou de notre ville. Par une faveur spéciale de M. le professeur et avec l'autorisation des auteurs nous donnerons au public quelques-uns de ces essais.

× × ×

### LA JEUNE FILLE QUI A DE L'ESPRIT

Connaissez-vous la jeune fille qui a de l'esprit?

Je ne dis pas la jeune fille à l'esprit souple, délié, fin, pénétrant, inconscient du piquant de ses réparties, non pas celle-là. Je veux dire la jeune fille qui fait profession d'avoir de l'esprit.

C'est le produit d'un système d'éducation où la nursery tient lieu de salon. Enfant, elle était le centre des conversations. Son moindre mot était noté, répété, commenté à satiété; aux amis, voire même aux simples connaissances, qui prétaient une oreille forcément complaisante.

Son éternel discours sans suite, prouve qu'elle n'a pas de jugement, mais elle parle beaucoup... elle a de l'esprit.

Si d'aventure quelqu'un risque un mot, le temps qu'elle reprend haleine, c'est pour se voir interrompre aussitôt. Pauvre enfant, elle n'a pas de tact... elle a de l'esprit!

Ses propos sont toujours les mêmes, son verbiage l'étourdit; aucune idée ne peut entrer dans sa cervelle: elle est parfaitement insupportable... mais elle a de l'esprit!

Elle a grandi, étant le centre de la conversation au foyer; une fois jeune fille, elle péroré et ne cause pas. Elle n'a pas appris à écouter, sait peu de choses; elle est incapable de se taire pour s'instruire par la conversation de gens cultivés; elle a trop d'esprit à faire valoir.

On la voit arriver en tremblant. Un profond soupir de soulagement, salue son départ... elle a trop d'esprit.

Berthe G...

× × ×

### MADemoiselle PALMIRE BARBEAU

Avec la vie de mademoiselle Palmire Barbeau on écrirait un roman de mœurs, mais il serait monotone. Ce qu'elle fait n'est guère varié: elle passe sa vie à tracasser les autres.

Je l'ai toujours connue comme vieille fille et médiocrement imaginaire. Il y a dix ans elle ne l'était pas moins dans dix ans elle ne le sera pas davantage. Elle ne bouge plus. C'est un vieux fruit sec qui se conserve. A l'entendre, elle aurait pu se marier autrefois, elle le pourrait encore, aujourd'hui, mais

son dévouement pour les parents qui l'hébergent gratuitement l'en empêche. Elle se croit indispensable, charitable et active; elle n'est qu'encombrante, médisante et inutile. Les jours de ménage, elle garde le lit; l'ouvrage fini, la guérison s'opère. Ses parents lui doivent de la reconnaissance pour les services qu'elle ne leur rend pas et elle les remercie de leurs bienfaits en les traitant d'ingrats, de sans-cœur et de misérables.

—Je me suis toute ma vie sacrifiée pour eux, j'ai ruiné ma santé à les servir et maintenant que me voilà vieille et impotente on me dédaigne et on me veut du mal!

Des larmes roulent le long de ses rides et un sanglot fait entrechoquer ses fausses dents. Pour elle ce ne sont que malhonnêtes gens qui la harcèlent et la torturent. A force de le répéter, elle a fini par le croire et son existence s'écoule malheureuse pour elle, agaçante pour les autres. Elle est pieuse, ce qui ne l'empêche pas de dénigrer son prochain quand l'occasion s'en présente et quand elle ne se présente pas, elle la fait naître. Elle est orgueilleuse et dure d'oreilles: si l'on rit en sa présence et qu'elle ignore le motif de cette gaieté, elle s'imagine qu'il s'agit de sa personne, roule des yeux furieux, lance une injure, bondit en dehors de l'appartement en claquant la porte. Son estomac est détraqué: elle grignote un peu de ce qu'on lui présente, à table, en faisant une moue dédaigneuse; mais entre les repas, elle mâchonne toujours quelque chose. Son instruction rudimentaire lui permet de lire la "Presse" tous les soirs, de suivre avidement le récit des procès criminels en cours et de se passionner pour tous les petits drames de la rue.

A ceux qui ne la connaissent pas, elle semble malheureuse et le récit de ses infortunes supposées, détaillé, pittoresque, arrosé de larmes et coupé de soupirs attendrissants, force les sympathies des braves gens qu'elle lenne et attire sur ceux qui lui procurent une vie aisée autant que confortable les malédictions ainsi que le mépris révoité de ces naïfs auditeurs.

Elle a déjà enterré presque tous les membres de sa famille et ne semble pas disposée à procurer à ceux qui restent le plaisir de lui en faire autant.

A la nouvelle de son trépas, nul ne s'apitoiera en larmoyant: "Déjà!" mais tous exulteront en fredonnant: "Enfin!"

Ce sera peu charitable, mais ce sera pourtant comme une suprême réplique à toutes ses histoires perniciosement mensongères, à tous ses propos malveillants et injustes.

Béatrice D...

## Tribune Libre

M. le Rédacteur,

Notre siècle, décidément, verra des choses bien étranges. Après la navigation aérienne, les p'tits chars, les pirouettes d'une "Patrie" quelconque, etc., on croyait que ce serait tout. Mais non, un homme au cerveau toujours en travail rêvait quelque chose de plus étrange encore. Ce rêve était de régénérer le monde par la "Culture Physique". Pour arriver à ce but, il imposa à ses meninges un labeur de Titus, fonda un journal (qui vécut l'espace d'un matin), se fit tour à tour orateur, écrivain, restaurateur, photographe, etc. Mais tout fut inutile. De guerre lasse, il voulut frapper un grand coup. Se cachant hypocritement sous le nom d'un de nos camarades—ce qui, entre parenthèse, prouve que notre homme est d'une bravoure...—il pose d'abord en victime, puis, ne pouvant plus contenir son indignation, il se met à injurier les étudiants qui ont le tort de ne pas prendre son gymnase pour un palais.

Hé là! docteur, je ne crois pas qu'il soit permis, même au directeur de l'Institut Lasnier, de voler la signature d'un autre pour la poser au bas d'un article qu'on a pondé soi-même. Craignez-vous, par hasard, les représailles en y mettant votre propre nom? Nous n'aurions pourtant pas brisé les carreaux du "Culturiste". Et d'ailleurs vous devez avoir une musculature à l'épreuve de la peur, vous qui faites de la gymnastique suédoise.

Il est regrettable qu'un homme de la va-

leur du Dr. Lasnier n'ait pas su trouver un procédé plus loyal que celui-là pour nous dire ce qu'il pense de nous. Si je ne me trompe, la loi est très sévère pour ces substitutions de nom. A tout événement, mon cher pseudo-Balthazar, ce n'est ni par l'injure ni par la fourberie que grandira à Laval la popularité de l'Institut Lasnier.

N'est-ce pas aussi votre opinion, M. le rédacteur?...

Votre tout obligé,

Albiny PAQUETTE.

## Euchre-Bal

C'est ce soir que les étudiants en Droit et en Loi de Laval donnent leur euchre-bal, à la salle Stanley.

Que ceux qui ne se sont pas encore procurés des billets, se hâtent de le faire, car la soirée promet d'être des plus récréatives et des plus brillantes.

## La Ligue Anti-Alcoolique

La Ligue Anti-Alcoolique de Montréal, convoque les étudiants à une assemblée plénière, qui sera tenue, le vendredi, 14 février prochain, à l'Université Laval.

Elle sera présidée par M. le chanoine Dauth. Le but de cette réunion est de fonder ici une section de la Ligue Anti-Alcoolique.

Les étudiants sont priés d'y assister en grand nombre.

## "L'Aventurier"

PIECE EN 4 ACTES PAR A. CAPUS

Ce n'est pas le chevalier d'industrie, mauvais sujet, intrigant et pipeur, qui dévalise le bourgeois cossu ou cambriole le boudoir de la cocotte dont il devient l'amant au deuxième acte; c'est encore moins ce Mataban rodant, à la rapière lourde, détrousseur et grand coureur de filles, qui traîne son arrogance râpée dans toutes les sentines infamantes où les truands et les soudards complotent, autour d'une chope pleine, le pillage d'un château ou l'enlèvement d'une dame de noble compagnie.

C'est, au contraire, un bon bougre d'aventurier, représentant de la force et de la loyauté, qui fait le bonheur des autres, sans oublier le sien.

Entreprenant, pratique, dévoué, ce brave Etienne Ramson n'est pas précisément animé d'un esprit d'aventure, mais plutôt d'un esprit d'initiative truffé de sentimentalité délicate, de sagesse avertie et de simplicité souriante.

Parti, il y a dix ans, vilain garnement délauché, coulé de dettes, il revient bon garçon jovial, lesté de quelques millions qu'il a extirpés du sol avec une persévérance hardie. A l'école des responsabilités et au contact de la misère, il est devenu un autre homme: très simple, "obéissant aux leçons de la nature" et soumis aux préceptes d'ordre qu'il a reçus en se heurtant à toutes les races et en coudoyant tous les peuples.

Sa venue, redoutée à cause d'une affaire scandaleuse de brigandage et de massacre d'Indiens dans une lointaine colonie, devient providentielle et bienfaisante.

Ce neveu mal famé, alarmant pour l'honneur de la famille Guéroy et redoutable pour le crédit financier d'une entreprise manufacturière chancelante, commence par rembourser, avec intérêts, les trente mille francs prêtés jadis par l'oncle Guéroy.

Puis il sauve l'usine de la faillite et le cousin Jacques du suicide, après une scène de jalousie très vigoureuse avec Geneviève, une délicieuse petite personne dont il s'est épris soudain comme "un sauvage éméché par le parfum de cette fleur de civilisation".

Geneviève, après avoir rompu avec l'élegant Varèze, se donne—légitimement—à Etienne, ce précieux ouvrier de leur bonheur à tous et de leur prospérité renaissante. L'aventurier, d'abord honni, maintenant dorloté, oublié, dans un coin son bâton de voyage, chaussé des pantouffles brodées et s'installe au coin de l'âtre en humant le fumet du pot-au-feu conjugal.

Telle est cette pièce, franche et saine, d'une observation aisée, d'un optimisme gaillard où l'ironie—qu'on devine partout flottante—est comme la vapeur tendre d'un paysage hollandais "à travers laquelle les couleurs s'atténuent et les contours s'adoucent". Les personnages renaissent, s'agitent, parlent et vivent dans un dialogue où rien n'est dogmatique, pédantesque ou offensant.

Telle est l'oeuvre d'un vrai réaliste qui n'ignore rien des laideurs et des grimaces de la vie, mais dont le regard clair s'arrête avec complaisance sur les êtres bons et énergiques plutôt que sur les faibles et inconsistants.

Nous écoutons avec plaisir et applaudissons avec une joie satisfaite cette comédie, jouée avec bonheur, devant un public stupide qui se fait un devoir de s'esclaffer aux endroits dramatiques parce que l'affiche porte comme titre le vocable: comédie.

L'Etienne Ramson de M. Scheler est émouvant, sympathique, mais manque de rudesse pittoresque. Cette création prouve assez clairement que son talent est celui d'un homme fait et qu'il ne peut plus s'adapter aux rôles de freluquets lovelaces qu'on lui attribue à tort. Je me permettrais une autre réticence: il est douteux qu'un chercheur d'or, frais émoulu du Sénégal, botté de cuir, armé d'un gourdin et vêtu d'une veste de chemineau glisse d'un geste mièvre un fin mouchoir de soie dans sa manchette, à la façon d'Armand Duval.

M. Brain donne à Guéroy Père une allure un peu parlementaire. Je me le serais imaginé moins rigide, moins correct. C'est une question de nuances.

MM. Robi et Lombard me semblent exagérer légèrement, l'un son rôle de jeune et bel arriviste auquel il donne une teinte comique assez peu distinguée; l'autre son personnage de joueur malheureux qu'il interprète d'une façon trop désespérée. C'est peut-être sa moustache, aux extrémités languissamment retombantes, qui lui donne cet air de continuel découragement.

Mme Briant compose une Geneviève ardente, délicate, d'une extrême sensibilité. Au

dernier acte, quand elle crie son amour à Etienne elle est vibrante d'une émotion communicative et vraie.

Mme Vhéry apporte dans sa Marthe Guéroy, la douce consolatrice d'une épouse dévouée que torturent les maheurs d'un mari inquiet et pusillanime.

Mme Devoyod interprète avec une noblesse aimable la baronne de Lussan et Mme Demons, sa fille, Lucienne, avec une gaieté inconsciente d'enfant gâtée.

L'impressionnisme a gagné jusqu'à la "brosse à plancher" des barbouilleurs de décors, au National. Je recommande aux esthètes les fresques et les lambris du 2<sup>me</sup> et surtout le salon ridiculement prétentieux du 3<sup>me</sup> avec sa rampe d'escalier d'un bleu surfin attendrissant. Heureusement que l'oeil énévry par ces teintes de chromo peut se reposer sur la mise en scène assez éblouissante et joyeuse—oh! platoniquement—de la ligne anatomique affriolante d'une certaine jeune fille vêtue de bleu, cheveux flottants sur le dos, et dont le développement est d'une rare précocité.

L'orchestre nous harcèle avec des balancements.

J'ai pu reprendre, cette semaine, le service qui m'a été, un moment, refusé.

Décidément, ces messieurs de la direction ne sont pas aussi vilains que j'avais cru. Ils ont compris que la critique libre est une chose respectable et que, pour être schématiquement, elle n'est pas nécessairement filieuse et n'est pas davantage l'élucubrante bêtise d'un cerveau bilieux. G. DELOBELLE.

## Mon Courrier

VIE.—Votre dessin a été envoyé à ceux qui font métier de couler dans le bronze les inventions si originales et si plaisantes de nos caricaturistes.

Nous l'emploierons aussitôt que la matière sportive le permettra.

En attendant, nous vous remercions et vous demandons de nous continuer votre précieuse et artistique collaboration.

L.-O. LERICHE.—Nous ne jugeons pas à propos de publier vos vers. Serait-ce trop vous demander d'essayer votre talent dans des sujets écrits en prose?

DESIRAT.—Votre chronique théâtrale est arrivée trop tard.

CRIMINEL.—Après mûre réflexion, nous ne croyons pas devoir publier votre article. Jean d'ISCRET.

## Aux disciples de Thémis

Nous extrayons de la correspondance d'Ozamat le passage suivant où le jeune avocat français exprime son opinion sur "cette diable profession où l'on fait le mal à fortune à la fin, si l'on n'est pas mort le jour au commencement", la profession d'avocat:

"Je ne m'acclimate pas dans l'atmosphère de la chicane; les discussions d'intérêts pécuniaires me sont pénibles. Il n'est pas de si bonne cause où il n'y ait des torts méprables; il n'est pas de plaidoyer si loyal où il ne faille dissimuler quelques points faibles. Il existe des habitudes d'hyperbole et de réticence dont les plus respectables membres du barreau donnent l'exemple et auxquelles il faut s'assujettir; toutes les figures de rhétorique sont réduites en action devant les tribunaux qui n'entendent plus que le langage. Il est convenu qu'on doit demander deux cents francs de dommages-intérêts quand on en veut cinquante; que le client ne saurait manquer d'avoir raison en toutes ses allégations, et que l'adversaire est un drôle. Exprimez-vous en termes plus raisonnables, vous passez pour avoir fait des concessions, vous vous êtes avoué vaincu; les confrères vous en font des reproches; le client se prétend trahi; et si vous rencontrez dans le monde un des juges qui ont siégé dans l'affaire, il vous aborde en vous disant: "Mon cher, vous êtes trop timide!..."



Le Carême! Le Carême! Voilà l'ennemi! Pas autant que cela; avec un estomac délabré, oui, avec l'EAU DE RIGA, plus de jeûnes pénibles. Goutez-en donc et vous pourrez égaler saint Antoine, dans le désert universitaire.